

GASTON REBRY...

Une valeur sûre!

Depuis l'école impressionniste, qui ne date pourtant pas d'hier, et bientôt avec l'éclatement des styles ou des approches en matière de peinture, le sempiternel débat sur la valeur du figuratif a peut-être eu tendance à le discréditer... du moins au niveau du discours. Dans les faits et parce que le marché de l'art s'est largement démocratisé, les tableaux d'artistes paysagistes comme ceux de Gaston Rebry ne cessent de trouver preneur auprès des collectionneurs avisés.

L'homme derrière l'œuvre vit pourtant reclus loin des débats stériles, trop occupé à se gaver visuellement de l'opulence de la nature mauricienne, grande complice de son propos pictural. Il y vit à son rythme, peignant sans relâche parfois des premières heures de l'aube jusqu'à généralement tôt en après-midi. Question de discipline. « L'assiduité est primordiale dans n'importe quelle pratique artistique. Tu ne peux te considérer artiste si tu n'y mets que quelques heures par semaine. »

Se taxant néanmoins d'une bonne dose de « sauvage » il vous reçoit volontiers dans son antre d'où transpire la quiétude du labeur paisible doublée de la vitalité du regard lucide qui se pose sur l'environnement, merveilleuse victime de son inexorable renouvellement. « Je n'avais vraiment vu la nature avant de m'établir au Québec. Il y a tant à voir : les plaines, les neiges, les rocs, les arbres et même le ciel recèlent une luminosité particulière. Ici à Saint-Boniface, je n'ai plus beaucoup besoin de me déplacer car l'inspiration est là juste au bout du regard. »

Se consacrant entièrement à son art depuis 1972, sa carrière a, plus précisément, pris un nouvel élan. Un agent prenant ses affaires à charge (Monsieur Denis Beauchamp de Multi Art, de Montréal) il se voit désormais libéré de l'aspect « négoce » inhérent au marché de la peinture. Du même coup son talent se voit confirmer par des galeries plus influentes et, par extension, par des collectionneurs corporatifs de premier plan (Alcan, Power Corp., S.N.C., Bell, Seagrams, Financial Trust Co., etc...)

« Pendant deux ou trois ans ce fut terriblement difficile. La crème des galeries est une chasse-gardée très sélecte. Tu n'y entres pas si tes tableaux sont en même temps disponibles dans d'autres salles intermédiaires. J'ai donc dû attendre un certain laps, le temps que s'écoulaient mes toiles sans en renouveler l'approvisionnement. Maintenant, je me considère très heureux de la tournure des événements. Un livre portant sur ma peinture vient d'être publié (J. de Roussan, Gaston Rebry : La mystique de la nature). Quand un éditeur investit des milliers de dollars dans une telle production, c'est qu'il a confiance en toi. Madame Gaby Lamothe a été une des premières à croire au potentiel de mon art. C'est la raison pour laquelle je retournerai exposer à sa Galerie au cours du mois de novembre, soit le 29 novembre. Ce sera le lancement de mon livre combiné à une exposition de quelques-uns de mes tableaux . »

Notre peintre n'en sera pas à ses premières armes à ce sujet (il compte plus d'une vingtaine d'expositions solos majeures dont le tiers hors-Québec), mais il a connu les années de vaches maigres auparavant.

DE WEVELGEM À SAINT-BONIFACE

Né en Belgique, plus précisément en Flandres occidentale, Gaston adolescent développe deux passions : la bicyclette de compétition et le dessin. De l'Académie de Menen il conserve toujours ses deux diplômes « Tekenen naar de natuur ». À 21 ans, par des circonstances familiales, il émigre à

Montréal sans son vélo. Curieusement de 1954 à 1972, les divers métiers assurant sa subsistance lui font découvrir les paysages insoupçonnés de sa nouvelle patrie. Ainsi il bûchera (au sens propre) au Lac Saint-Jean, récoltera le tabac en Ontario avant de sillonner le Québec comme représentant de bibelots de porcelaine.

Si avec le temps son style s'est raffiné, sa démarche est essentiellement la même. De ses promenades en forêt naissent des esquisses à partir desquelles il articule une scène tridimensionnelle où les plans se chevauchent dans une harmonie plus vraie, mais en même temps plus mystérieuse que nature. Il résume son résultat de la façon suivante : la combinaison judicieuse d'une idée originale et d'une composition soignée (surtout au niveau de la couleur) par un style net où le dessin prime. « J'essaie tout de même de rendre une façon de voir les choses. C'est ce qui distingue ne « bonne » peinture d'une « belle » peinture. Je n'aime pas ni les compositions figées par la réalité, ni celles trop barbouillées. »

Questionné sur les particularités de ses ciels, il avoue que « depuis quatre ou cinq ans, j'ai développé cette façon de les animer davantage. Auparavant ils semblaient trop statiques par rapport aux autres éléments. » Car de la vie, il y en a dans son actuelle série de paysages où le propos est plus souvent qu'autrement dépourvu d'éléments humains (cabane, chemin, clôture, etc...). Le mouvement des formes liés à l'honnêteté du détail se mesure à chaque pouce carré de la surface.

Parmi ses clients, il rencontre Angie Houde qui travaille à la défunte boutique Ève de Shawinigan. Il l'épouse en 1961 et Manon naîtra sept ans plus tard. En 1970, il vend sa maison de Repentigny (« mon camp de concentration ») pour déménager les pénates de sa petite famille à Saint-Boniface de Shawinigan, au pied des Basses-Laurentides.

L'APPRENTISSAGE D'UN STYLE

Entre-temps la peinture vivait toujours dans notre néo-québécois (il n'a jamais revu sa Belgique natale). Pendant deux ans, il étudie de soir aux Beaux-Arts de Montréal avec Jean-Gérald Bertrand. Mais surtout il s'adonnera à la pratique avec enthousiasme dans des conditions variables : « Quand j'étais en tournée pour les porcelaines, je voyageais dans une roulotte pleins de bibelots. Il m'arrivait de m'installer par terre au milieu du bazar pour travailler une toile. De fil en aiguille, j'ai intéressé quelques magasins (de meubles par exemple) à vendre de ma peinture. Au début, plus j'en plaçais et plus j'étais fier. Aujourd'hui, ça me fait toujours un petit quelque chose de me départir du tableau frais terminé. Il m'arrive tout de même d'en conserver un à l'occasion. »

Finalement, histoire de rendre ses lettres de noblesse au domaine du figuratif, Gaston Rebry s'est associé à l'I.A.F. (l'Institut des Arts Figuratifs) mené par un autre bon peintre soit son ami Tex Lecor. « Même si tu avais le talent pour être reçu de la R.C.A. (Royal Canadian Academy) et que ta production soit régulière (près de 200 tableaux par année dans son cas), cette dernière lève le nez sur les figuratifs ne les jugeant pas suffisamment contemporains, ce qui est très discutable », fait-il remarquer. « Mais je ne regrette rien et si c'était à recommencer je referais la même chose qu'actuellement. »

REBRY ET SES INFLUENCES

Sans tomber dans le jeu des comparaisons subjectives ou déformantes, notre entretien a inévitablement touché au facteur « influence » lié à l'analyse de toute œuvre valable, et en particulier à Tom Thompson et au Groupe des Sept dont on est porté à faire le rapprochement dans son cas. « Depuis des siècles que se pratique la peinture dans une multitude de pays selon une manière de

faire qui reste semblable au demeurant (une toile, des pinceaux et des couleurs), il est impensable d'être à l'abri des influences conscientes ou inconscientes. Comme eux, je peins la nature canadienne dans ce qu'elle a d'absolu et de sauvage. Malgré moi, les traitements ont des affinités mais là s'arrêtent les comparaisons. Je voue un grand respect pour certains des Sept, surtout parce qu'ils ont « dénié » la peinture d'ici. Quand on m'en a parlé je ne les connaissais pas. J'ai été désappointé par une moitié de leur travail et carrément emballé de l'autre. Surtout Casson; d'avoir pu exposer à ses côtés au Kenneth G. Heffel Fine Arts de Vancouver en 1985 fut pour moi un honneur que je ne pourrai jamais oublier. « Mais je ne les ai pas sciemment copiés. Tu ne peux copier un style sur une longue période de temps et t'y sentir à l'aise. Si je me sens bien dans mon approche c'est que j'ai forgé mon propre style et, qui sait, me suis-je peut-être faufilé entre les leurs ». Dans un autre ordre d'idées, l'art abstrait contemporain le laisse plutôt tiède, quoiqu'il s'y soit laissé aventurer sans résultat satisfaisant : « L'art abstrait est actuellement très riche et avancé car les meilleures œuvres traduisent des idées très fortes (même si elle sont souvent très personnelles). Le genre d'idée urbaine que tu n'as pas besoin d'aller t'asseoir dehors pour la développer » blague-t-il du tac au tac. Et l'avenir? Le sien, celui de sa peinture? « Hope for the best » de nous répondre. « Hope he'll make the best, pourrait-on lui souhaiter!

Guy Renaud, Le Journal des Arts de la Mauricie, Novembre 1987